

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

PREMIÈRE PARTIE — LE MEURTRE DE COCO

XVII — L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

Cependant, il fallait agir vite. Dolores le sentait, et elle prit son parti.

Mme Lapierre lui paraissait intelligente et timide, de cette timidité de ceux que la misère et le chagrin ont courbés, elle pensa que le plus simple était de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, et de la troubler par la rapidité de l'attaque.

Tout en parlant, Mme Lapierre avait commencé à défaire son carton.

— C'est inutile, lui dit brusquement Dolores. Ce n'est point pour regarder ces chiffons que je vous ai priée de passer chez moi.

Mme Lapierre leva sur son interlocutrice des yeux surpris.

— Je vous l'ai dit, poursuivit la créole, nous avons à causer de choses beaucoup plus importantes...

— Madame, je suis à vos ordres, répliqua-t-elle; mais je ne comprends pas, je vous l'avoue, qu'elles soient ces choses qui peuvent, vous et moi, nous toucher en dehors de mon travail.

— Oui, cela doit vous étonner. Je suis étrangère. J'ai quitté l'Amérique, il y a peu de temps. Je ne suis à Paris que depuis quelques mois... Nous ne nous sommes jamais vues, ni rencontrées, et il est probable que nous ne nous reverrons jamais. Ainsi, ne cherchez pas à comprendre, vous n'y parviendrez pas. Si vous avez vos secrets... j'ai les miens... Si vous respectez les

miens, — et vous ne pouvez faire autrement, — je respecterai les vôtres. La conversation que nous allons avoir peut se terminer en un instant. Cela dépend de vous. Je n'ai qu'une question à vous poser. Répondez-y sans réticences, franchement, et tout sera fini entre nous.



« Monsieur le duc... Je ne puis... C'est impossible... »

lentement sur un coude et, se penchant en avant et baissant la voix, elle reprit :

— Je désire seulement savoir de vous ce qu'est devenu, où c'est réfugié, le nommé Louis Clermont ?

Mme Lapierre se leva brusquement.

Elle était livide,

Ces paroles étaient prononcées d'un ton sec, cassant, presque menaçant, calculé pour jeter le trouble dans cette âme endolorie.

Mme Lapierre avait pâli. Elle sentait venir quelque coup terrible.

Le discours de Mme de Los Rios semblait contenir des allusions qui l'épouvantaient.

Voulant cacher une émotion qui pouvait la trahir, au cas où elle se fût trompée, elle se tut, interrogeant seulement du regard l'étrange femme en face de qui elle se trouvait.

— Votre silence, continua Dolores, me prouve que vous avez déjà dû voir de quoi il s'agit.

— Non, madame; je l'ignore complètement, répondit Mme Lapierre, en reprenant sa fermeté devant l'imminence d'un danger qu'elle pressentait et dont le vague, pourtant, la laissait indécise et désarmée.

— Alors, vous allez l'apprendre.

Dolores se redressa

—Louis Clermont ! balbutia-t-elle. Je ne sais ce que vous voulez dire, madame.

—Sa voix se raffermir, bien qu'elle fût prête à tomber.

—Je ne connais pas cet homme, reprit-elle.

—Je m'attendais à peu près à cette réponse, fit Dolorès froidement. Mais vos dénégations sont inutiles... et vous parlez... parce que je le veux !

—Madame, je n'ai rien à vous dire, et je ne m'explique pas le ton que vous prenez avec moi.

En disant ces mots, la malheureuse femme se raidissait pour ne pas laisser voir sa terreur, et se dirigea vers la porte.

—Madame Clermont, dit doucement Dolorès, ne partez pas ainsi : vous auriez à le regretter, ainsi que votre fils.

La mère s'arrêta sur place et se retourna violemment.

—Mon fils ! répéta-t-elle avec un cri de lionne qui sent son lionceau en danger.

—Asseyez-vous, madame, reprit la créole, et ne me regardez pas avec ces yeux menaçants, qui me tueraient s'ils le pouvaient... Je ne vous veux pas de mal, personnellement, ni à vous ni aux vôtres. Je ne veux qu'un renseignement : je l'aurai. Ecoutez-moi avec calme, et répondez à une seule question, c'est tout ce que je vous demande.

Mme Lapierre était revenue près de Dolorès. Elle se laissa retomber sur la chaise qu'elle venait de quitter.

Mme Lapierre était revenue près de Dolorès. Elle se laissa retomber sur la chaise qu'elle venait de quitter.

—Vous voyez, poursuivit son interlocutrice, que je suis bien renseignée, et qu'il est inutile de nier avec moi. Je sais tout, vous dis-je, et je vous tiens. Je n'ai qu'un mot à prononcer pour révéler le secret que vous cachez si soigneusement depuis vingt ans. Vous ne voudrez pas que je le prononce... pour vous... et surtout pour votre fils, qui est, paraît-il, un charmant jeune homme, dont je serais dévorée de perdre l'avenir et de compromettre la situation.

Ce que souffrait Mme Lapierre était inexprimable ; toutes ses craintes étaient dépassées.

Une étrangère, une créature inconnue, dont elle ignorait le but caché, les intentions, les intérêts, possédait son secret. Elle était, son fils était à sa discrétion.

L'horreur de la situation lui donna la force de lui faire tête.

—Parlez donc ! dit-elle d'un ton ferme, que démentait le bouleversement de son visage.

—Je vous demande, reprit Dolorès, où est à présent Louis Clermont, car je sais qu'il n'est plus chez vous.

—Chez moi ! répéta la femme du forgeron, au comble de la stupeur.

—Oui, chez vous. Il s'y est réfugié, après le meurtre qu'il venait de commettre rue des Trois-Couronnes. Vous l'y avez reçu, caché. Il est parti. Encore une fois, où est-il ?

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la malheureuse créature, nous sommes perdus ! ..

Mais elle se redressa tout à coup, et s'élançant vers Mme de Los Rios, qui se rejeta en arrière, avec un geste de crainte, promptement réprimé, elle lui dit :

—Et si je vous déclare que vous mentez...

—J'ai des preuves. Allons, je vois qu'il faut tout vous expliquer. C'est le moyen le plus simple de vous rassurer et de vous prouver que vous n'avez qu'à me répondre.

Il y eut une seconde de silence.

On entendait la respiration haletante de Mme Lapierre ;

son aspect eût ému l'ennemi le plus cruel ; mais Dolorès y paraissait insensible.

—Vous êtes, commença-t-elle enfin, la femme légitime de Louis Clermont, et vous avez de lui un fils âgé aujourd'hui de vingt-cinq ans. Je n'ai point à vous raconter la vie de votre mari. Vous la savez aussi bien et mieux que moi...

—Du reste, il y a trois jours, j'ignorais encore qu'Ernestine Lapierre, entrepreneuse de lingerie et de confectons, fût la même personne que Mme Louis Clermont. Seulement, j'avais besoin de savoir qui était au juste cette Ernestine Lapierre, et je l'ai su....

—Comment ?

—En m'informant, par des moyens à moi.

—On sait toujours ce que qu'on veut savoir. Pourquoi ai-je tenu à le savoir ? Parce que, ainsi que je viens de vous le dire, Louis Clermont s'était réfugié chez vous.

—Si je voulais retrouver la trace perdue de Louis Clermont, il me fallait, d'abord, apprendre qui vous étiez et quel genre de liens pouvait vous unir à cet homme, qui n'est pas la fleur des honnêtes gens.

XVIII

OU DOLORÈS APPREND CE QU'ELLE VOULAIT SAVOIR

L'anéantissement de Mme Lapierre était complet.

Elle se sentait entre les griffes de cette femme qui lui avait, d'abord paru si charmante, et qui maintenant, lui semblait si terrible, avec ses grands yeux brillants comme ceux d'une fauve : sa peau dorée par un soleil qui fait bouillonner les passions ; ses poses alanguies de panthère aux aguets ; sa voix gutturale, jetant les révélations sans rien perdre du sang-froid diabolique et de l'accent tranchant d'une volonté ferme, irrésistible, que rien ne pourrait fléchir.

—Donc, continua Dolorès, sans la quitter des yeux et suivant sur son visage la trace des angoisses qui lui disaient que tous ses coups portaient, vous êtes à ma discrétion. Vous ne pouvez nier votre véritable personnalité, et rien n'est plus facile que de la faire connaître. Je n'ai qu'un mot à dire.

—Que vous ai-je donc fait ? murmura la pauvre femme, en joignant les mains dans un geste instinctif de prière.

—C'est déjà beaucoup, n'est-ce pas ? Et cela pourrait suffire, à la rigueur. Cependant je suis armé contre vous, plus et mieux encore.

Mme Lapierre eut un frisson, mais garda le silence.

—Car, poursuivit la créole, votre mari étant loin de vous, depuis une vingtaine d'années vous pourriez me soutenir que vous ignorez ce qu'il est devenu, si j'en ne vous prouvais que vous l'avez vu, il y a huit jours, et que je puis le démontrer publiquement, au cas où vous m'y contraindriez.

—Non, c'est impossible...

Dolorès haussa les épaules ; et soulevant le coussin sur lequel elle était appuyée, elle en retira un objet qu'elle mit en pleine lumière, sous les yeux de Mme Clermont.

—Vous voyez cette arme ? lui dit-elle. C'est un couteau espagnol. Il appartient à Louis Clermont, qui l'a laissé tomber dans la chambre de votre fils.

La mère de Gaston tressaillit et ses yeux s'agrandirent.

Elle se rappelait, en effet, que son mari et son fils, se disputaient une arme semblable, lorsqu'elle était entrée dans la pièce où les deux hommes luttaient l'un contre l'autre.

Ce souvenir s'était effacé de son esprit, de même que de

l'esprit de Gaston, sous le choc des émotions terribles que leur avait causées le retour du forçat.

— Je vois que vous le reconnaissez ! — fit Dolorès, et elle replaça la "navaja" sous le coussin d'où elle l'avait tirée. — Mais ce n'est pas tout... Reconnaissez-vous également ceci ?

Elle lui présentait une manchette de calico blanc.

Mme Lapière fut prise d'un tremblement convulsif.

— Je vois, dit Dolorès, que vous reconnaissez aussi cette manchette, dont vous avez la pareille chez vous. Elle est tombée dans le corridor, à l'entrée de la mansarde qui sert de cabinet de travail à votre fils ; vous vous rappelez parfaitement dans quelle circonstance.

Celle à qui s'adressait Dolorès la regarda avec une stupeur où l'on découvrirait presque une sorte de terreur superstitieuse.

Ses idées se confondaient, son bon sens chancelait, sa raison épouvantée lui refusait tout service.

— Comment avez-vous ces objets entre les mains ? balbutia-t-elle enfin, interrogant moins avec l'espoir ou le désir d'une explication, que pensant haut.

— Ceci est mon affaire. Ce que je voulais seulement vous faire bien comprendre, c'est que je savais tout. Est-ce vrai ?

— C'est vrai !

— Donc, vous ne nier plus avoir revu Louis Clermont, lui avoir donné l'hospitalité, lorsqu'un hasard étrange, et que je bénis, l'a conduit chez vous, après le meurtre de "Coco, dit la Tête de Mort" ?

— Je ne nie rien, madame.

— C'est déjà quelque chose... Maintenant répondez-vous ?

— A quoi !

— A mon unique question : Où est Clermont ?

— Et, si je vous le dis, demanda la pauvre mère, que ferez-vous ?

— C'est mon secret : je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Vous le dénoncerez, vous le livrez à la justice, vous l'enverrez à l'échafaud ! s'écria-t-elle avec une terreur et une énergie croissantes.

Elle s'était levée ; la fièvre, une résolution désespérée, animaient ses traits fatigués, jetaient des flammes dans ses yeux brûlés par les larmes.

Dolorès la regarda, à son tour, avec une curiosité étonnée.

— Est-ce que vous l'aimeriez encore ? demanda la créole.

— Moi ! fit Mme Lapière avec un geste d'horreur, qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments.

Elle se tut, se recueillit une demi-minute, et, joignant les mains, se laissant tomber à genoux devant Mme de Los Rios, elle lui dit :

— J'aime mon fils, madame !

L'accent était si déchirant, révélait une douleur si poignante, que Dolorès en fut émue.

Elle fit un geste et voulut parler. Elle n'en eut pas le temps.

— J'aime mon fils, répéta la mère, et je veux le sauver... le sauver de l'infamie du nom qu'il porte ; le sauver de la honte et du désespoir, honte et désespoir qui le tueraient, si l'horrible vérité éclatait.

— Depuis vingt ans, je m'use dans cette lutte, je me sacrifie à ce devoir sacré. Je lui ai fait de l'honneur, je lui ai conquis de l'estime, je lui ai créé une position, bien humble encore, mais qui peut devenir belle un jour.

— Nous avons vécu dans la pauvreté, nous y vivons encore ; mais il porte le front haut, il ne rougit devant personne, et la plaie

que nous avons béante au cœur, aucun regard indiscret ou malveillant ne la sonde.

— Un mot, le scandale colate, et la boue, boue sanglante, nous couvre.

— Moi, peu importe ! Mais lui ! lui, qui est jeune, qui est beau, qui a du talent... qui en est au début de la vie... Ah ! Il souffre déjà tant, si vous saviez !

Elle s'arrêta.

— Tenez, reprit-elle, je suis prête à tout... Je donnerais ma vie avec joie... j'endurerais, avec bonheur, les tortures les plus abominables... si, à ce prix, je pouvais le racheter et noyer dans mon sang, dans mes larmes, ce passé hideux, ce présent pire encore, qui le menace et va l'écraser !

— Que faut-il faire, madame ? Dites, commandez, j'obéirai ! Rien ne me coûtera... pourvu que vous ne le perdiez pas, en perdant son père... Ne me contraignez pas à livrer cet homme, qui est un monstre... oh ! oui, surtout parce qu'il avait un fils !... mais dont je porte le nom... dont Gaston porte le nom... que j'ai sauvé, il y a huit jours, à cause de cela... et que je ne veux pas livrer à la justice, au bourreau !

Dolorès avait écouté Mme Lapière avec une attention soutenue ; son regard sombre s'était adouci, décoloré d'un pâle reflet de sympathie.

Elle se laissa glisser de la chaise longue sur ses pieds, se pencha vers la pauvre femme qui l'implorait, la prit par les deux mains, et lui dit doucement :

— Relevez-vous, madame, et rassurez-vous !

Un rayon d'espérance brilla dans les yeux de Mme Lapière, qui se redressa.

Les deux femmes étaient debout, en face l'une de l'autre.

— Oui, rassurez-vous ! répéta la créole. Si vous m'aviez laissée parler, vous sauriez déjà que rien ne vous menace de ce que vous craignez. Vous voulez que tout reste ignoré... Eh bien, je vous jure que votre secret sera respecté, et que nul ne saura ce que vous cachez.

— Oh ! mon Dieu !... dois-je, puis-je vous croire ?

— Sur ma parole, non, car vous ne me connaissez pas ; mais les faits vont vous convaincre.

— Le but que je poursuis n'a rien à voir avec vous et vos intérêts, si vous ne vous mettez pas entre ce but et moi. Contre Louis Clermont, je n'ai aucune intention malveillante ; et, si je vous demande de me dire où il est, ce n'est point pour le livrer. Je désire le sauver, autant que vous, car j'ai besoin de lui !

— Vous ?

— Moi ! Cela vous étonne, mais c'est mon secret ; chacune a le sien. Respectez le mien, vous si je dit en commandant, je respecterai le votre.

— Oh ! si vous me trompiez !

— Je ne vous trompe pas ; la preuve, c'est que c'est par moi que Clermont a échappé à la police qui le poursuivait, quand il s'est réfugié chez vous.

— Par vous ?

— Oui. Ne vous rappelez-vous donc pas qu'il avait laissé des traces de son passage et de sa lutte avec votre fils, qui l'eussent fait découvrir, si...

— Quoi ?... cette chambre remise en ordre, ces empreintes effacées...

— Cette arme, qui le dénonçait ; cette manchette, qui révélait votre complicité ; tout cela disparu... oui, madame, et c'est par ma volonté, c'est par mes soins.

—Mais vous étiez donc là ?

—Non. Ne m'interrogez pas. Ce serait inutile. Mais ceci vous explique, en partie, ce fait qui avait dû vous paraître inexplicable et vous inquiéter...

—Oh ! oui, profondément !

—Donc, si je vous ai aidé à cacher Louis Olermont, c'est que je ne voulais pas qu'il fût pris. Et si je ne le voulais pas, c'est que j'avais un intérêt à cela, un intérêt qui vous répond de ma discrétion.

Dolorès parlait avec une ardeur qui ne permettait pas de douter de sa sincérité.

Elle ne pouvait plus hésiter.

—Que voulez-vous savoir ? fit-elle d'une voix soumise et encore tremblante du contre-coup de ses angoisses à pleines apaisées.

—Où est Olermont ?

—Il se fait appeler Bernard, et il est actuellement avenue de Neuilly.

—Chez lui ?

—Non ; chez le duc de Kandos.

Dolorès poussa un cri de triomphe.

—Chez le duc !... Enfin !

Ses yeux brillaient d'un éclat qui effraya de nouveau Mme Lapierre, tandis que le visage, d'habitude pâle, de la créole s'em pourprait sous la montée d'un flot de sang.

—Vous le connaissez ? s'écria la mère de Gaston, retombée dans l'appréhension de quelque autre malheur.

—Non ! répliqua brusquement Dolorès. Maintenant, séparons-nous. Nous ne nous reverrons plus.

Elle poussait son interlocutrice vers la porte. Tout à coup elle s'arrêta.

—Ah ! un dernier mot : Je me tairai, si vous vous taisez ! Ne parlez pas à votre fils ; que personne, ni lui, ni Olermont, ni le duc, ne se doute de notre rencontre, de mon existence... ou alors...

Elle gringa des dents, et son visage devint terrible.

—Ou alors, malheur sur vous !... Je serai sans pitié ! Vous m'avez entendue, comprise ?

—Oui madame... mais...

—Pas de mais ! Obéissez ou je vous brise... vous et votre fils... Un mot imprudent, un seul et...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa pensée ; elle éclatait dans son geste, dans son regard. Elle avait une telle expression de résolution farouche sur ses traits convulsés, que Mme Lapierre épouvantée lui dit :

—Madame, je vous le jure... j'ai votre promesse...

—Tenez votre serment. Je tiens tous les miens !

Elle la poussa violemment hors de la pièce.

XIX

OU GASTON TIENT SA PROMESSE

Ce fut à la suite de cette entrevue et les émotions soudaines de ses forces, sinon de son courage, qu'elle avait ressenties pendant son explication avec Dolorès, que Mme Lapierre, en retrouvant son fils, ne put surmonter la faiblesse dont nous avons parlé, et perdit connaissance.

Ses nerfs étaient brisés.

L'héroïne à ces limites ; il vient toujours un moment où, pour n'être pas au-delà de la volonté ; il peut être, néanmoins, au-delà du pouvoir.

En face de son fils l'interrogeant, prévoyant de nouveaux malheurs, si cruellement frappé depuis sa naissance, si effroyablement menacé depuis huit jours ; sous le contre-coup de cette idée, que leur secret n'était plus à eux seuls, appartenait, désormais, à une autre personne étrangère, vis-à-vis de laquelle elle ne pouvait rien, qui agirait selon ses intérêts ou ses passions du moment, le vertige la saisit et la terrassa brusquement.

Ce fut peut-être un bien.

Quand Mme Lapierre revint à elle, grâce aux soins de Gaston, la fatigue physique lui tint lieu de sang-froid ; sa faiblesse la protégea contre les interrogations trop nettes et trop pressantes du jeune homme.

—Qu'as-tu ? Que t'est-il arrivé ? lui disait-il d'une voix entrecoupée, mais trop troublé, trop effrayé lui-même, pour analyser les réponses de sa mère et pour songer à insister d'une façon sérieuse.

—Rien, mon enfant, rien, je t'assure ; calme-toi, ne t'effraye pas... Je suis partie avant de dîner... c'est une défaillance, pas autre chose.

—Oh ! tu travailles trop... tu te surmènes ? s'écria-t-il, acceptant cette explication assez vraisemblable. C'est une faute aussi... Je devrais gagner pour vous deux. A mon âge... c'est honteux.

—Mais non, mais non... Je travaille avec plaisir... j'en ai besoin... La carrière du musicien est une des plus pénibles, des plus ingrates, au début, disait-elle doucement, heureuse de voir le tour que prenaient les idées de son fils, de voir surtout qu'elle n'avait pas à lutter contre des questions qu'elle redoutait, ne pouvant y répondre.

—Parce que j'ai voulu faire de l'art, comme un sot ambitieux, poursuivit-il avec amertume. Je voulais conquérir la gloire... Mais, maintenant que mon ambition n'a plus de but, de raison d'être...

Il pensait à Annette, à Annette perdue pour lui...

—Maintenant, je ferai du métier, rien que du métier, et ton bien-être sera ma seule préoccupation et mon unique joie.

Ils échangèrent encore quelques paroles ; mais Mme Lapierre avait besoin de repos, et finit d'en avoir besoin encore davantage, afin de rester seule en face d'elle-même, et de tâcher de voir clair dans la confusion de ses pensées et de ses craintes.

Gaston hésitait à se retirer.

—Je t'en prie, lui dit-elle. Je sens que je vais dormir... Va te coucher toi-même, et demain, je te le promets, tu me trouveras vaillant, comme tous les jours.

Bien Gaston gagna sa chambre ; mais il ne put fermer l'œil, et il ne se déshabilla même pas.

Il quitta seulement ses chaussures, pour ne point faire de bruit, quand il venait tous les quarts d'heure, sur la pointe des pieds, entr'ouvrir la porte de sa mère, qu'il n'avait point fermée complètement, afin de s'assurer si la pauvre femme n'était pas plus malade, et ne réclamait par ses soins.

Pas plus que lui, elle ne dormait ; l'oreille aux aguets, elle l'entendait venir et feignait le sommeil pour le rassurer, avec l'espoir qu'il finirait par prendre enfin quelque repos.

Au jour, il entra tout à fait dans la chambre de sa mère, s'approcha de son lit, comme un instant ce visage pâli par toutes les souffrances et toutes les privations.

Cette fois, Mme Lapierre dormait réellement. La fatigue physique avait fini par l'emporter sur la fièvre morale.

Gaston écouta un instant sa respiration faible mais régulière ; puis une larme aux yeux, il se pencha vers elle, effleura d'un

rapide baiser les cheveux grisouantés de la martyre en murmurant :

— Donne moi le courage de faire mon devoir, tout mon devoir.

Alors il s'éloigna un peu rassuré, un peu réconforté, et se jeta lui-même, pour quelques minutes, sur son lit non défait.

Il était huit heures, quand il se réveilla tout à coup en sursaut ; les ouvrières étaient à leur tâche, comme d'habitude, sous la direction de Mme Lapierre, encore un peu pâle, mais forte et résolue.

Il fit disparaître le désordre de sa toilette, se baigna la tête dans l'eau froide et s'apprêta à sortir.

— Où vas-tu ? lui dit sa mère.

— Je vas prendre un peu l'air, répliqua-t-il rapidement.

Il allait à Neuilly.

A onze heures, il sonnait à la grille du jardin. Un domestique vint lui ouvrir.

Gaston connaissait le chemin, et on avait l'habitude de le voir tous les jours, à la même heure, pour la leçon de musique qu'il donnait à Mlle de Kandos.

Le domestique le laissa donc aller seul jusqu'à la maison, où il pénétra dans le petit salon du rez-de-chaussée, qui servait de salle d'étude à la jeune fille.

Après avoir frappé discrètement, sans qu'on lui répondit, il avait poussé la porte.

Il aperçut Mlle de Kandos, assise devant son piano muet ; sur le pupitre, un cahier de musique, ouvert à l'endroit du dernier morceau qu'ils avaient étudié ensemble.

Les touches ne résonnaient pas sous les doigts légers de l'élève ; et Annet : restait là, immobile, les bras abandonnés et tombants le long de son corps, dans une pose de découragement absolu.

Au bruit des pas de Gaston, Annette s'était retournée brusquement.

Il s'arrêta. Elle se leva. Tous deux se tendirent la main.

Celle de la jeune fille brûlait ; celle de l'homme était glacée.

— Merci d'être venu ! lui dit-elle.

— Je l'avais promis, Annette ! répondit-il faiblement.

La pâleur de son front et ses yeux profondément cernés racontaient ses angoisses. Cependant il paraissait ferme et résolu, de cette fermeté douloureuse, de cette résolution désespérée, de celui qui va se suicider.

Mlle de Kandos l'avait enveloppé d'un rapide regard, plein de doute et d'interrogation muette, où se lisait pourtant une vague et folle espérance.

Peut-être, depuis la veille, avait-il changé de dessein, trouvé quelque moyen de surmonter l'obstacle dont il avait parlé, ou décidé de passer outre et de n'en pas tenir compte.

A dix-huit ans, n'espère-t-on pas toujours, et l'amour n'est-il pas surtout le Dieu des espérances persistantes et insensées ?

Cette illusion ne dura pas.

Le visage du jeune homme parlait trop clairement.

Elle eut un geste de déception, de douleur et de résignation ; à la fois ; et, répondant tout haut à ce qu'elle voyait, ou à ce qu'elle devinait, elle répéta, avec un sourire qui brisa le cœur de Gaston :

— Merci, néanmoins !

Elle était trop fière pour insister, pour revenir sur ce qui avait été dit, la veille, pour tenter, de nouveau, de changer cette volonté, qui la frappait au cœur, mais la frappait debout,

Il y eut un court silence.

— Vous voulez voir le duo ? reprit-elle enfin d'une voix calme et presque froide.

— Qui. Croyez-vous qu'il puisse me recevoir ?

— Certainement... Il faut le prévenir que vous êtes là.

Ella s'éloigna de Gaston, pour atteindre un cordon de sonnetto.

Mais, au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et ce fut la duchesse qui entra.

— Ah ! monsieur Lapierre ! fit-elle en apercevant le jeune homme.

Gaston s'inclina respectueusement.

Elle lui tendit la main avec une grâce charmante, et ajouta, de sa voix douce :

— Je suis heureuse de vous voir, monsieur Lapierre. Nous étions tous inquiets de votre longue absence.

Bien que Jeanne fût franche et sincère, elle n'ût pas été femme, si elle n'avait su, au moment voulu, cacher ses impressions et ses arrière-pensées.

Aussi, rien dans son regard, dans sa voix, dans son geste, ne laissait paraître qu'elle eût le plus petit soupçon de ce qui s'était passé, la veille, entre les deux amoureux, ni qu'elle eût constaté, en entrant, l'air de tristesse amère, empreinte sur leurs visages.

— Madame la duchesse, répondit Gaston, en rougissant légèrement, depuis quelques jours ma mère a été indisposée, malade...

— Oh ! si je l'avais su, nous serions allées la voir...

— Et, hier au soir même, en rentrant d'une course ignominieuse, elle a été prise d'une faiblesse, qui m'a bouleversé. Elle est tombée sans connaissance, là, devant moi.

En entendant ces mots, Annette leva vivement les yeux sur lui, pour savoir s'il disait la vérité, ou s'il exagérait, pour mieux s'exouser et rendre sa faute plus vraisemblable.

Gaston surprit ce regard, en saisit l'interrogation muette.

— C'est la vérité, mademoiselle, se hâta-t-il d'ajouter ; et j'ai passé la nuit près d'elle, sans dormir.

— Mais elle va mieux, sans doute ? s'écrièrent les deux femmes.

— Oui, mieux, beaucoup mieux. Elle a repris son travail, ce matin...

— Quelle imprudence ! Il ne faut pas la laisser seule, interrompit Annette, avec un élan de sympathie obéissante qui toucha vivement le jeune homme.

— Je vais retourner près d'elle, dans quelques instants, répondit Gaston d'un air embarrassé.

— Mais pas avant d'avoir vu le duo, qui vous attend, reprit Jeanne. Il est déjà prévenu de votre arrivée.

— Je suis à ses ordres, dit Lapierre d'une voix qui faiblissait.

— Je vais vous conduire, fit la petite duchesse, et elle se dirigea vers la porte, suivie de Gaston, qui ne se sentait pas la force de jeter un dernier regard à Mlle de Kandos.

Tous deux sortirent, sans que celle-ci se permit un geste, prononçât une parole.

Cette scène se passait au rez-de-chaussée, avons-nous dit. Le cabinet du duo était au premier étage.

En arrivant sur le palier, la duchesse et son protégé, qui avaient gardé le silence tous les deux, se trouvèrent en face de M. Bernard, l'interlocuteur, qui sortait du cabinet du duo, et en masquait, pour ainsi dire, l'entrée.

Était-ce simple hasard ?

Cela n'est pas probable ; car, à la vue de Gaston, au lieu de continuer sa route, comme il faisait d'habitude, lorsqu'il le rencontrait autrefois dans la maison, il s'arrêta résolument, le regardant venir vers lui.

En reconnaissant Louis Olermont, Gaston était devenu livide, et ses yeux s'étaient chargés d'une expression de sombre colère.

— Madame la duchesse, balbutia-t-il avec un tremblement dans la voix, qui surprit Mme de Kandos, je vous remercie d'avoir bien voulu me guider jusqu'ici, mais je désire rester seul à présent... J'ai quelques mots à dire à cet... à M. Bernard, l'intendant.

— Volontiers, monsieur, répondit la duchesse. Du reste, vous voici arrivé, et je n'avais nulle intention d'assister à votre entretien avec M. le duc.

Elle s'inclina légèrement et redescendit l'escalier ; non pas, cependant, sans avoir jeté un regard sur Gaston, dont le trouble la frappa vivement, et sur l'intendant, qui restait impassible, avec un demi-sourire aux lèvres.

Dès que la jeune femme eut disparu, Gaston se dirigea vers Louis Olermont, avec un visage si résolu et si bouleversé, à la fois, que ce dernier, sans lui laisser le temps de parler, s'écria, tout en contenant sa voix :

— Pas de bêtises, jeune homme ! Si vous êtes sage, Annette est à vous.

Gaston s'arrêta sur place.

— Je vous défends de prononcer son nom, répliqua-t-il, d'un accent qui exprimait une véritable horreur.

Ainsi, cet homme, son père, qu'il savait être le dernier des misérables, qui était le seul obstacle à son amour, à son bonheur, concupiscit cet amour, osait en parler, en faire l'objet d'une sorte de marché !

Le bandit haussa les épaules, d'un air de pitié cynique.

— Vous n'avez pas le sens commun, reprit-il, et vous allez vous noyer bêtement, quand je suis prêt à vous tendre la perche... Qu'est ce que je vous demande ? C'est de vous taire et de vous laisser faire.

— C'est à dire d'être infame et lâche, de devenir votre complice !... Jamais !... Je suis décidé à faire mon devoir. Je viens pour cela !... J'ai trop hésité.

— Soit fit Louis Olermont avec un geste qui tenait de la bravade et de l'indifférence. Ce que je voulais faire, c'est par intérêt pour vous... Vous ne pouvez rien contre moi.

— Je puis vous faire chasser de cette maison.

L'intendant haussa les épaules.

— Vous ne pouvez y rester... Je ne le veux pas... Sachant qui vous êtes, étant ce que je suis... je ne l'endurerai pas davantage. Voulez-vous vous retirer de vous-même ?

— Je vous ai déjà répondu.

— Oui, mais j'hésitais... Aujourd'hui, je n'hésite plus. Le voulez-vous... encore une fois ?

— Non.

— Et, si je disais la vérité au duc ?

— Vous ne la direz pas.

— Si.

— Eh bien soit ! Tant pis pour vous ! répliqua Louis Olermont, avec un rire menaçant et un regard qui fit frémir le jeune homme.

Alors, se mettant de côté il laissa le passage libre à son fils. Celui-ci hésita une seconde. Il avait peur, peur de cet homme, peur de lui même.

C'était son père, après tout, et il y a des solidarités terribles, qui s'attachent à la peau, dont rien ne peut débarrasser aux yeux du monde.

— Monsieur, reprit-il, d'un voix presque suppliante, ne trouvez-vous pas que vous nous avez fait assez de mal, que ma mère est assez malheureuse et que je suis assez frappé ? S'il reste quelque chose d'humain en vous, ne me contraignez pas à me déshonorer aux yeux de cet homme, — il montrait la chambre du duc de Kandos ; — à vous faire connaître à lui.

— " J'ai renoncé au bonheur... je n'y ai pas de droit, grâce à vous. Cela ne peut-il vous suffire ? je vous en conjure, abandonnez, de vous-même, cette maison où sont tous ceux que j'aime, pour qui je donnerais ma vie, après ma mère. Partez. Vous savez trop que votre secret sera bien gardé par moi.

Louis Olermont le regardait, l'écoutait, l'air troublé.

Son regard s'était éteint. Il paraissait mal à l'aise, en proie à des sentiments divers, dont la lutte terrible se lisait sur ses traits agités de contractions nerveuses.

Tout à coup, il secoua la tête, et, reprenant son expression d'ironie farouche :

— C'est impossible ! s'écria-t-il d'une voix rauque. J'ai offert la paix, vous n'en voulez pas. Agissez à votre guise, mais... vous êtes prévenu... gare là-dessous !

Et il s'éloigna rapidement.

XX

LA PROPOSITION DE MARIAGE

En le voyant disparaître, Gaston eut presque envie de le rappeler, de courir après lui.

Les dernières paroles de son père, son brusque départ, lui enlevaient toute espérance, le laissaient face à face avec un devoir affreux, qu'il n'était pas bien certain d'avoir le courage de remplir jusqu'au bout.

Cet homme lui avait dit :

— Je vous offre la paix. Si vous voulez, Annette est à vous.

Était-ce mensonge et vantardise ?

Était-ce la vérité ?

Avait-il, en effet, les moyens d'assurer son bonheur ?... Mais comment ?

— Oh ! je suis lâche ! se dit tout à coup Gaston, honteux de cette hésitation, de cette poussée d'égoïsme qui faisait faiblir son honnêteté. Non ! non.

Et, s'élançant résolument en avant, il frappa à la porte du duc.

On ne répondit pas.

Il ouvrit et se trouva en face de M. de Kandos.

Celui-ci se promenait de long en large dans son bureau, le front penché, les mains croisées derrière le dos.

Son expression frappa vivement le jeune homme.

Elle était sombre, désolée. Les traits révélaient une grande fatigue.

En apercevant le visiteur, le duc tressaillit, et ses yeux lancèrent un éclair de colère ; mais il se remit aussitôt, recomposa son visage, et s'approcha, le sourire aux lèvres, la main tendue, en s'écriant :

— Comment, c'est vous, monsieur Lapière ? Excusez-moi, j'étais si préoccupé, que je ne vous ai pas reconnu, au premier abord... bien que je fusse prévenu de votre arrivée.

— C'est à moi de m'excuser, monsieur le duc, d'être entré ainsi, à l'improviste. J'avais frappé, cependant...

—Et je ne vous ai pas entendu?... Cela m'arrive parfois... Je suis sujet à de grandes distractions. Quoi qu'il en soit, vous êtes le bienvenu.

De la main, il lui indiqua un siège, et, lui-même, il s'assit dans un vaste fauteuil, placé devant son bureau de travail.

—Monsieur le duc, commença Gaston, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, pour me prier de passer chez vous, et je me serais hâté d'accourir plus tôt, si des circonstances...

—Bien, bien, mon ami, interrompit le duc avec une certaine précipitation.

Quoi qu'il fût, pour paraître absolument naturel, il était visiblement un peu agité, inquiet, et son regard avait quelque chose de fuyant.

Mais Gaston n'était guère en état de faire de semblables remarques.

—Vous êtes là, poursuivit M. de Kandos, c'est l'important. J'ai, en effet, à vous parler d'une chose grave... Oh ! rassurez-vous... J'espère qu'elle n'aura rien de désagréable pour vous, au contraire !

Gaston souffrait horriblement.

Cet accueil chahureux, amical, lui tordait le cœur, en lui montrant le bonheur à sa porte. C'était le supplice de Tantale.

Il y eut un court instant de silence.

M. de Kandos se recueillait avant de commencer.

Le jeune homme cherchait en vain à réunir ses idées, pour entamer, sans imprudence, le sujet qu'il voulait traiter avec le duc ; pour l'empêcher d'aborder un autre ordre d'idées, et mettre fin promptement au supplice qu'il endurait.

Son interlocuteur ne lui en donna pas le temps. On eût dit qu'il avait, de son côté, hâte aussi d'en finir.

—Mon cher ami, reprit-il tout-à-coup, je pense que vous avez toujours trouvé ici ; près de nous tous, un accueil bienveillant, sympathique...

—Oh ! monsieur le duc, bien supérieur à celui que pouvait attendre, espérer, un professeur de piano, un jeune homme dans ma position..., sans fortune, sans avenir...

—Vous êtes trop modeste, monsieur Lapierre. Vous avez un véritable talent, et je ne doute pas de l'état de votre avenir. Mais vous avez d'autres qualités encore.

—Je me suis informé... Je sais que vous êtes le meilleur des fils pour votre mère, qui est, aussi la plus honnête et la plus estimable des femmes. Votre caractère est sérieux... Pour tout dire, en un mot, j'eusse été fier... d'avoir un fils tel que vous.

—Monsieur... balbutia Gaston.

—Je ne connais rien de plus digne d'encouragement, que l'homme pauvre, qui lutte, par des moyens honnêtes, pour conquérir sa place dans la société,—ajouta le duc avec une certaine émotion dans la voix, tandis qu'une faible rougeur montait à ses pommettes ;—qui résiste à toutes les suggestions de la misère ; qui travaille sans faiblesse ; qui sait dompter tous ses désirs, vaincre toutes les passions et tous les ardeurs de la jeunesse, ou plutôt, ne les appliquer qu'au bien. Cela est beau, très-beau, méritoire... et rare... Oh ! oui...

—Monsieur le duc, interrompit Gaston, avec un cri douloureux — je ne mérite point tous ces éloges.

Le duc surit.

—Permettez-moi de ne pas vous croire. Vous n'avez qu'un défaut : une excessive fierté... ce défaut, je l'aime... je le comprends, et c'est pour cela que je vous ai prié de venir me trouver. Vous aimez Mlle de Kandos.

Bien qu'il s'attendit à quelque chose d'analogue, Gaston resta, d'abord, muet devant la franchise et la brusquerie de cette attaque.

—N'est-ce pas vrai ? reprit M. de Kandos, après avoir attendu, pendant une seconde, une réponse, qui ne venait pas.

—C'est vrai, balbutia le jeune homme. Aussi je venais ici, aujourd'hui, pour la dernière fois.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je sais que cet amour est impossible, répondit Gaston avec quelque fermeté, et que je ne veux pas devenir plus coupable que je ne le suis déjà.

—Cette réponse vous fait honneur, mon cher ami, répliqua le duc. Mais vous oubliez que Mlle de Kandos vous aime également.

—Oh ! ne m'accablez pas, murmura le malheureux.

—Vous comprenez bien, ajouta le duc, que cet amour ne pouvait m'échapper, qu'il ne pouvait échapper à la duchesse, qui aime si tendrement sa belle-fille.

—Or si, le connaissant, j'ai continué de vous recevoir, c'est que je ne le blâmais pas !

—Monsieur... c'est impossible ! répéta, presque machinalement, le fils du Louis Clermont.

—J'ai compris vos scrupules. Vous êtes pauvre, et vous portez un nom plébéien. Je suis riche, et je porte un titre aristocratique. Vous avez jugé qu'il y avait là deux obstacles infranchissables.

—Je le sais, monsieur le duc ; je vous le jure que je le sais.

—Le sachant, vous auriez dû, peut-être, ne pas vous abandonner à cet amour, qui naissait en vous et dans le cœur de ma fille...

—Oui, oui... je le devais... je suis prêt à me retirer... j'y suis résolu.

—C'est trop tard, mon jeune ami ; et je sais trop, moi, de mon côté, ce que sont les entraînements de la jeunesse et du cœur...

Il poussa un soupir et pencha la tête.

—Pour ne pas vous pardonner votre entraînement, conclut-il d'une voix faible.

Mais il se redressa vivement.

—Vous n'osiez donc pas me demander la main de Mlle de Kandos, craignant non seulement un refus, mais un blâme sévère. Détrompez-vous ! Je n'ai qu'un désir : faire le bonheur de ma fille. Pour elle, ce bonheur porte votre nom.

—Vous êtes pauvre, c'est vrai, et elle est riche, moins qu'on ne le croit cependant, se hâta-t-il d'ajouter d'un air sombre.

—J'ai épousé une jeune fille pauvre, une orpheline, et j'ai trouvé dans cette union des joies que je n'aurais pas même osé rêver...

Il s'arrêta ; il était violemment ému ; mais il dompta cette émotion et reprit :

—Je n'ai donc pas le droit d'imposer à d'autres le respect de considérations de fortune qui ne m'ont pas arrêté moi-même et dont j'ai pu apprécier le néant. Vous avez du talent, un bel avenir, que votre mariage rendra plus facile et plus rapproché. Vous êtes l'homme le plus honnête que je connaisse.

—Vous aimez Mlle de Kandos. Elle vous aime. La duchesse, dont les désirs sont des ordres pour moi, approuve cette union. Voulez-vous être mon fils ?

Le duc s'était levé ; regardant, avec une certaine surprise, le visage décomposé de Gaston, ce visage qui aurait dû exprimer

la plus folle joie et la plus vive reconnaissance, et qui n'exprimait qu'un affreux désespoir.

—Vous ne répondez pas ? fit-il.

—Monsieur le duc... Je ne puis... C'est impossible...

(A CONTINUER)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

L'AUMONE D'ANNA

Une pauvre femme, une veuve,
Souffrante, restait seule avec ses cinq enfants.
Puis, l'épreuve amenait l'épreuve,
Elle perdit en même temps
Tout son avoir. Il faut que sa famille vive.
Que faire ? — Surmontant toute honte, elle arrive
Son malheur dignement porté
Lui faisait une majesté.
On l'annonce au salon ; elle entre ; sous son voile,
De ses yeux, dans des pleurs, baignait la double étoile.
Elle raconte son malheur.
Qui ne serait ému d'une telle douleur ?
On propose une quête et tout le monde donne,
Sauf une petite personne,
Notre pauvre Anna qui n'a rien ;
Elle en souffre beaucoup, car elle voudrait bien
Donner, elle aussi, quelque chose.
Elle a bien son idée, Anna, mais elle n'ose
La suivre... et cependant son cœur lui dit d'oser.
Enfin, timidement : « Mon, je n'ai rien à mettre
Dans votre bourse, mais je vous aime, et peut être,
Vous voudrez bien me permettre
De vous donner un baiser ! »

PETIT CONTE RURAL

Il y a, dit un auteur anglais, trois choses auxquelles une femme doit ressembler et auxquelles elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler à l'ESCARGOT, qui garde sa maison ; mais elle ne doit pas mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu, elle doit ressembler à un ÉCHO, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'HORLOGE DE LA VILLE, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

VARIÉTÉS

Le sage se sert de ses richesses pour en faire part à ses amis. L'avare les entasse pour ses ennemis.

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous êtes un récidiviste incorrigible. Je ne relève pas moins de vingt-sept condamnations sur votre dossier.

—C'est vrai, mon président ; mais vous pouvez vous informer, et l'on vous dira que j'ai emporté l'estime générale dans toutes les prisons où j'ai passé.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinqième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtres de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal,